

mérite rabaisé, déchiré, et il ne reste au censeur injuste que le titre d'envieux et de jaloux.

Cet homme, dites-vous, est ingrat. Son bienfaiteur est-il tombé dans la disgrâce, il lui tourne le dos et se hâte d'aller encenser l'idole du moment. Soit; mais qu'est-ce que cela fait? En méprise-on moins l'idole? Non. Qu'en arrive-t-il? On dit peut-être de l'homme disgracié qu'il avait mal placé sa faveur, et de l'autre qu'il est un ingrat.

Cet homme, dites-vous, était l'apologie d'un vizir dont les opérations faisaient les particuliers sans soulager l'empire. Soit; mais qu'est-ce que cela fait? Le peuple en est-il plus opprimé et le vizir moins digne du mortier d'airain? Non. Et que dit-on du vizir? On dit en souriant qu'il est toujours en faveur, et l'on attend. Et de son apologiste? que c'est un insensé.

Mais ce jaloux qui se frotte les yeux sur les tyrans, les fanatiques et les autres grands malfauteurs de ce monde.

Mais cet ingrat, constant ami de l'humanité, a souvent secouru le malheureux dans sa misère et vengé l'opprimé de sa vengeance opprimée.

Mais cet insensé a introduit la philosophie de Locke et de Newton dans sa patrie, attaqué sur la scène les préjugés les plus répétés, prêché la liberté de penser, inspiré l'esprit de tolérance, soutenu le bon goût, expirant, fait plusieurs actions louables et une multitude d'excellents ouvrages. Son nom est en honneur dans toutes les contrées et dure dans tous les siècles.

Eh bien, à l'âge de soixante et dix-huit ans, il vint en fantaisie à cet homme tout couvert de lauriers de se jeter dans un tas de boue; et vous croyez qu'il est bien d'aller lui faire à deux pieds dans le groin un aveu de son forfait dans la fange jusqu'à ce qu'il disparaît! Ah! monsieur, ce ne peut pas être là votre dernier mot.

Un jour cet homme sera bien grand, et ses détracteurs seront bien petits.

Pour moi, si j'avais l'orgueil qui pût le nettoyer, j'irais lui tendre la main, je le tirerais de son bourbier et je le nettoierais. J'en userais à son égard comme l'Inkhuivre avec un bronze souillé; je le dégraisserais avec le plus grand ménagement pour la délicatesse du travail et des formes précieuses; je lui restituerais son éclat et je l'exposerais pur à votre admiration.

Bonjour; nous pensons diversement, mais nous ne nous aimons pas moins.

E farò ogni uno al suo senno.

Les phrases de cette lettre sont jetées par bonds; ce sont des coups de poing donnés avec un gant; mais comme on voit l'homme!

L'Encyclopédie, qui fit la fortune de plusieurs libraires, ne fit point de Diderot.

Le premier contrat stipulait qu'il recevrait une somme de 1,200 livres par an; on n'en eut tant pas, il est vrai, à cette médiocre rémunération; il reçut 2,500 fr. pour chacun des dix-sept volumes dont se compose l'ouvrage, plus une somme de 10,000 fr. Mais qu'était-ce que cela relativement aux trente ans de travail qui lui coûtèrent ce monument? Il hérita aussi de quelques biens de son père; il en vendit un ainsi un peu plus d'aisance, il n'était pas encore trop « cossu », suivant sa propre expression. Il était d'ailleurs, en même temps que très-généreux, très-dissipateur. « Il aimait à jouer, dit sa fille, j'en montrai toujours, et ainsi il ne se refusait pas un livre; il avait des fantaisies d'estampes, de pierres gravées, de miniatures; il donnait ces chiffons le lendemain du jour où il les avait achetés. » Ainsi Diderot n'avait-il rien amassé, et, quand il s'agit de doter sa fille, le seul enfant qui lui restait de quatre qu'il avait eus, il ne vit d'autre parti que de vendre sa bibliothèque.

L'impératrice de Russie se chargea de payer la dette de la France, et elle le fit avec cette délicatesse qui dépeuple le prix d'un service.

Informé du projet de Diderot, elle acheta la bibliothèque au prix de 15,000 livres, mais à la condition qu'il garderait sa vie durant et consentirait à en être le bibliothécaire avec un traitement annuel de 1,000 fr.

Cette pension, dit Mme de Vandeuil, ne fut point payée pendant deux ans. L'impératrice de Russie (l'ambassadeur de Russie qui avait arrangé l'affaire) demanda à mon père s'il la recevait exactement; il lui répondit qu'il n'y pensait pas, qu'il était trop heureux de la décaiser; l'impératrice eût bien voulu lui acheter sa boutique et lui laisser ses outils. Le prince l'assura que ce n'était pas sûrement l'intention de l'impératrice, et qu'il se chargeait d'en payer le prix plus long. En effet, mon père reçut quelque temps après 50,000 fr., afin que cela fût payé pour cinquante ans. « Cette fois, la générosité de Diderot avait trouvé à qui payer. »

Diderot, très-tout, et cette marque d'intérêt, qui était une assurance contre l'onbui, voulut aller remercier en personne l'impératrice, et il partit pour la Russie en 1778. Il était attendu à La Haye par le grand chambellan, M. de Nariskine, qui fut son guide pendant le voyage, et qui, à leur arrivée à Saint-Petersbourg, lui offrit un logement dans son hôtel. Grimm, « l'ami de son âme, » était alors à Saint-Petersbourg; il présenta lui-même Diderot à l'impératrice Catherine, qui lui fit le plus flatteur en même temps que le plus

cordial accueil. Elle lui donna l'entrée de son cabinet tous les jours depuis ce jour-là jusqu'à cinq ou six, et elle se plaisait beaucoup à sa conversation. « Je le vois très-souvent, écrivait-elle à Voltaire; en nos conversations je domine de l'éducation. Tu n'es pas extraordinaire que la sienne! La trempe de son cœur devrait être celle de tous les hommes... Je ne sais s'il (Grimm et Diderot) s'ennuient beaucoup à Saint-Petersbourg; mais, pour moi, je leur pardonne toute ma vie sans me lasser. » Diderot n'était pas moins enchanté, et il écrivait de son côté: « J'intens, on ne fait assoir, et je cause avec la même liberté que vous m'accordez; et, en sortant, je suis forcé de m'avouer à moi-même que j'avais l'âme d'un esclave dans un pays que l'on appelle des esclaves. Ah! mes amis, quelle souveraineté, quelle extraordinaire femme! »

Catherine cherchait à le retenir, et elle lui fit les offres les plus brillantes, mais Diderot les refusa; il voulait revenir en France auprès de sa famille. Il lui-même raconta les circonstances de son départ: « Le terme de mon séjour arrive; je lui demande mon congé; elle me l'accorde avec peine. Je lui en dis les raisons, et elle les approuve parce qu'elles lui paraissent honnêtes et sorties d'une âme vraie et désintéressée. Je lui demande une bagatelle dont tout le prix soit moi-même; son usage; elle me la promet, et, le veille de mon départ, elle a la complaisance de placer à mon doigt une pierre gravée; c'est son portrait.

Il revint à Paris directement, sans vouloir passer par Berlin, quoique le roi de Prusse, le grand Frédéric, l'y eût invité; mais il avait le pressentiment que l'invitation n'était pas faite de bon cœur; le grand Frédéric était instinctivement antipathique. Frédéric aimait trop le pouvoir absolu pour goûter beaucoup les écrits et la liberté de parole de Diderot. Et il écrivait à d'Alembert, le 7 janvier 1774, qu'on dit que Saint-Petersbourg on trouve Diderot raisonneur et ennuyeux; il rabâche sans cesse les mêmes choses. Ce que je sais, c'est que je ne saurais soutenir la lecture de ses livres, mais, en tripe lecteur que je suis, il y a rien de plus suffisant et arrogant qui révèle l'instinct de ma liberté! N'était-ce pas plutôt l'instinct de sa tyrannie? Aussi Diderot n'eût-il pas tant de refus à la politesse d'un soldat confère. Le voyage avait quelque peu altéré sa santé, mais le contact de la cour n'avait en rien altéré sa bonhomie. « Je fus au-devant de lui avec mes frères, mes sœurs, Mme de Vandeuil; je le trouvai gai, sensible et changé, mais toujours gai, sensible et bon. — Ma femme, dit-il à maman, compte mes nippes; tu n'auras point de motifs de me gronder, je n'ai pas perdu un seul mètre de mon habit. »

C'est à son retour de Russie que Diderot publia ses deux célèbres romans: Jacques le fataliste et la Religieuse. Quelques critiques n'ont voulu voir dans ces livres que des ouvrages honorifiques. Le premier romane, plus fermement tous les deux un sens philosophique profond, et en outre, surtout la Religieuse, un sens moral et social très-élevé. Au lieu des déclamations stériles, des sottises, des fatras contre les couvents de femmes, Diderot a voulu mettre en action leurs inconvénients, au double point de vue de la violation de la liberté individuelle et de la pureté des mœurs, en les montrant comme ils sont, dans la vie de la plus honnête dépravation. Ce n'est donc pas à plaisir qu'il a introduit les peintures obscènes dans son roman. Il a pris soin, d'ailleurs, lui-même, de faire une profession de foi qui doit écarter de lui le reproche d'immoralité littéraire qu'on lui a trop légèrement adressé. Voici ce qu'il dit dans un de ses *Solons*: « Artistes, si vous êtes jaloux de la durée de vos ouvrages, je vous conseille de vous en tenir aux sujets honnêtes. Tout ce qui pêche aux hommes la dépravation est fait pour être détruit, et d'autant plus sûrement détruit que l'ouvrage sera plus parfait. Il ne subsiste presque plus aucune de ces infâmes estampes que Jules Romain a composées d'après l'impur Arétin. La probité, la vertu, l'honnêteté, le scrupule, font tôt ou tard main basse sur les productions des hommes. En effet, quel est celui d'entre nous qui, possesseur d'un chef-d'œuvre de peinture ou de sculpture capable d'inspirer la débauche, ne commence pas à en dérober la vue à sa famille, et à s'en débarrasser? Quel est celui qui ne prononce, au fond de son cœur, que le talent pouvait être mieux employé, un pareil ouvrage n'étant pas fait pour durer? Quel est celui qui, au lieu de le supprimer? Quelle compensation y a-t-il entre un tableau, une statue, si parfaite qu'on la suppose, et la corruption d'un cœur innocent? » Non, l'homme qui écrit ces lignes n'est pas un homme d'instinct, qui était une assurance contre l'onbui, voulut aller remercier en personne l'impératrice, et il partit pour la Russie en 1778. Il était attendu à La Haye par le grand chambellan, M. de Nariskine, qui fut son guide pendant le voyage, et qui, à leur arrivée à Saint-Petersbourg, lui offrit un logement dans son hôtel. Grimm, « l'ami de son âme, » était alors à Saint-Petersbourg; il présenta lui-même Diderot à l'impératrice Catherine, qui lui fit le plus flatteur en même temps que le plus

cordial accueil. Elle lui donna l'entrée de son cabinet tous les jours depuis ce jour-là jusqu'à cinq ou six, et elle se plaisait beaucoup à sa conversation. « Je le vois très-souvent, écrivait-elle à Voltaire; en nos conversations je domine de l'éducation. Tu n'es pas extraordinaire que la sienne! La trempe de son cœur devrait être celle de tous les hommes... Je ne sais s'il (Grimm et Diderot) s'ennuient beaucoup à Saint-Petersbourg; mais, pour moi, je leur pardonne toute ma vie sans me lasser. » Diderot n'était pas moins enchanté, et il écrivait de son côté: « J'intens, on ne fait assoir, et je cause avec la même liberté que vous m'accordez; et, en sortant, je suis forcé de m'avouer à moi-même que j'avais l'âme d'un esclave dans un pays que l'on appelle des esclaves. Ah! mes amis, quelle souveraineté, quelle extraordinaire femme! »

Catherine cherchait à le retenir, et elle lui fit les offres les plus brillantes, mais Diderot les refusa; il voulait revenir en France auprès de sa famille. Il lui-même raconta les circonstances de son départ: « Le terme de mon séjour arrive; je lui demande mon congé; elle me l'accorde avec peine. Je lui en dis les raisons, et elle les approuve parce qu'elles lui paraissent honnêtes et sorties d'une âme vraie et désintéressée. Je lui demande une bagatelle dont tout le prix soit moi-même; son usage; elle me la promet, et, le veille de mon départ, elle a la complaisance de placer à mon doigt une pierre gravée; c'est son portrait.

Il revint à Paris directement, sans vouloir passer par Berlin, quoique le roi de Prusse, le grand Frédéric, l'y eût invité; mais il avait le pressentiment que l'invitation n'était pas faite de bon cœur; le grand Frédéric était instinctivement antipathique. Frédéric aimait trop le pouvoir absolu pour goûter beaucoup les écrits et la liberté de parole de Diderot. Et il écrivait à d'Alembert, le 7 janvier 1774, qu'on dit que Saint-Petersbourg on trouve Diderot raisonneur et ennuyeux; il rabâche sans cesse les mêmes choses. Ce que je sais, c'est que je ne saurais soutenir la lecture de ses livres, mais, en tripe lecteur que je suis, il y a rien de plus suffisant et arrogant qui révèle l'instinct de ma liberté! N'était-ce pas plutôt l'instinct de sa tyrannie? Aussi Diderot n'eût-il pas tant de refus à la politesse d'un soldat confère. Le voyage avait quelque peu altéré sa santé, mais le contact de la cour n'avait en rien altéré sa bonhomie. « Je fus au-devant de lui avec mes frères, mes sœurs, Mme de Vandeuil; je le trouvai gai, sensible et changé, mais toujours gai, sensible et bon. — Ma femme, dit-il à maman, compte mes nippes; tu n'auras point de motifs de me gronder, je n'ai pas perdu un seul mètre de mon habit. »

C'est à son retour de Russie que Diderot publia ses deux célèbres romans: Jacques le fataliste et la Religieuse. Quelques critiques n'ont voulu voir dans ces livres que des ouvrages honorifiques. Le premier romane, plus fermement tous les deux un sens philosophique profond, et en outre, surtout la Religieuse, un sens moral et social très-élevé. Au lieu des déclamations stériles, des sottises, des fatras contre les couvents de femmes, Diderot a voulu mettre en action leurs inconvénients, au double point de vue de la violation de la liberté individuelle et de la pureté des mœurs, en les montrant comme ils sont, dans la vie de la plus honnête dépravation. Ce n'est donc pas à plaisir qu'il a introduit les peintures obscènes dans son roman. Il a pris soin, d'ailleurs, lui-même, de faire une profession de foi qui doit écarter de lui le reproche d'immoralité littéraire qu'on lui a trop légèrement adressé. Voici ce qu'il dit dans un de ses *Solons*: « Artistes, si vous êtes jaloux de la durée de vos ouvrages, je vous conseille de vous en tenir aux sujets honnêtes. Tout ce qui pêche aux hommes la dépravation est fait pour être détruit, et d'autant plus sûrement détruit que l'ouvrage sera plus parfait. Il ne subsiste presque plus aucune de ces infâmes estampes que Jules Romain a composées d'après l'impur Arétin. La probité, la vertu, l'honnêteté, le scrupule, font tôt ou tard main basse sur les productions des hommes. En effet, quel est celui d'entre nous qui, possesseur d'un chef-d'œuvre de peinture ou de sculpture capable d'inspirer la débauche, ne commence pas à en dérober la vue à sa famille, et à s'en débarrasser? Quel est celui qui ne prononce, au fond de son cœur, que le talent pouvait être mieux employé, un pareil ouvrage n'étant pas fait pour durer? Quel est celui qui, au lieu de le supprimer? Quelle compensation y a-t-il entre un tableau, une statue, si parfaite qu'on la suppose, et la corruption d'un cœur innocent? » Non, l'homme qui écrit ces lignes n'est pas un homme d'instinct, qui était une assurance contre l'onbui, voulut aller remercier en personne l'impératrice, et il partit pour la Russie en 1778. Il était attendu à La Haye par le grand chambellan, M. de Nariskine, qui fut son guide pendant le voyage, et qui, à leur arrivée à Saint-Petersbourg, lui offrit un logement dans son hôtel. Grimm, « l'ami de son âme, » était alors à Saint-Petersbourg; il présenta lui-même Diderot à l'impératrice Catherine, qui lui fit le plus flatteur en même temps que le plus

cordial accueil. Elle lui donna l'entrée de son cabinet tous les jours depuis ce jour-là jusqu'à cinq ou six, et elle se plaisait beaucoup à sa conversation. « Je le vois très-souvent, écrivait-elle à Voltaire; en nos conversations je domine de l'éducation. Tu n'es pas extraordinaire que la sienne! La trempe de son cœur devrait être celle de tous les hommes... Je ne sais s'il (Grimm et Diderot) s'ennuient beaucoup à Saint-Petersbourg; mais, pour moi, je leur pardonne toute ma vie sans me lasser. » Diderot n'était pas moins enchanté, et il écrivait de son côté: « J'intens, on ne fait assoir, et je cause avec la même liberté que vous m'accordez; et, en sortant, je suis forcé de m'avouer à moi-même que j'avais l'âme d'un esclave dans un pays que l'on appelle des esclaves. Ah! mes amis, quelle souveraineté, quelle extraordinaire femme! »

Catherine cherchait à le retenir, et elle lui fit les offres les plus brillantes, mais Diderot les refusa; il voulait revenir en France auprès de sa famille. Il lui-même raconta les circonstances de son départ: « Le terme de mon séjour arrive; je lui demande mon congé; elle me l'accorde avec peine. Je lui en dis les raisons, et elle les approuve parce qu'elles lui paraissent honnêtes et sorties d'une âme vraie et désintéressée. Je lui demande une bagatelle dont tout le prix soit moi-même; son usage; elle me la promet, et, le veille de mon départ, elle a la complaisance de placer à mon doigt une pierre gravée; c'est son portrait.

Il revint à Paris directement, sans vouloir passer par Berlin, quoique le roi de Prusse, le grand Frédéric, l'y eût invité; mais il avait le pressentiment que l'invitation n'était pas faite de bon cœur; le grand Frédéric était instinctivement antipathique. Frédéric aimait trop le pouvoir absolu pour goûter beaucoup les écrits et la liberté de parole de Diderot. Et il écrivait à d'Alembert, le 7 janvier 1774, qu'on dit que Saint-Petersbourg on trouve Diderot raisonneur et ennuyeux; il rabâche sans cesse les mêmes choses. Ce que je sais, c'est que je ne saurais soutenir la lecture de ses livres, mais, en tripe lecteur que je suis, il y a rien de plus suffisant et arrogant qui révèle l'instinct de ma liberté! N'était-ce pas plutôt l'instinct de sa tyrannie? Aussi Diderot n'eût-il pas tant de refus à la politesse d'un soldat confère. Le voyage avait quelque peu altéré sa santé, mais le contact de la cour n'avait en rien altéré sa bonhomie. « Je fus au-devant de lui avec mes frères, mes sœurs, Mme de Vandeuil; je le trouvai gai, sensible et changé, mais toujours gai, sensible et bon. — Ma femme, dit-il à maman, compte mes nippes; tu n'auras point de motifs de me gronder, je n'ai pas perdu un seul mètre de mon habit. »

C'est à son retour de Russie que Diderot publia ses deux célèbres romans: Jacques le fataliste et la Religieuse. Quelques critiques n'ont voulu voir dans ces livres que des ouvrages honorifiques. Le premier romane, plus fermement tous les deux un sens philosophique profond, et en outre, surtout la Religieuse, un sens moral et social très-élevé. Au lieu des déclamations stériles, des sottises, des fatras contre les couvents de femmes, Diderot a voulu mettre en action leurs inconvénients, au double point de vue de la violation de la liberté individuelle et de la pureté des mœurs, en les montrant comme ils sont, dans la vie de la plus honnête dépravation. Ce n'est donc pas à plaisir qu'il a introduit les peintures obscènes dans son roman. Il a pris soin, d'ailleurs, lui-même, de faire une profession de foi qui doit écarter de lui le reproche d'immoralité littéraire qu'on lui a trop légèrement adressé. Voici ce qu'il dit dans un de ses *Solons*: « Artistes, si vous êtes jaloux de la durée de vos ouvrages, je vous conseille de vous en tenir aux sujets honnêtes. Tout ce qui pêche aux hommes la dépravation est fait pour être détruit, et d'autant plus sûrement détruit que l'ouvrage sera plus parfait. Il ne subsiste presque plus aucune de ces infâmes estampes que Jules Romain a composées d'après l'impur Arétin. La probité, la vertu, l'honnêteté, le scrupule, font tôt ou tard main basse sur les productions des hommes. En effet, quel est celui d'entre nous qui, possesseur d'un chef-d'œuvre de peinture ou de sculpture capable d'inspirer la débauche, ne commence pas à en dérober la vue à sa famille, et à s'en débarrasser? Quel est celui qui ne prononce, au fond de son cœur, que le talent pouvait être mieux employé, un pareil ouvrage n'étant pas fait pour durer? Quel est celui qui, au lieu de le supprimer? Quelle compensation y a-t-il entre un tableau, une statue, si parfaite qu'on la suppose, et la corruption d'un cœur innocent? » Non, l'homme qui écrit ces lignes n'est pas un homme d'instinct, qui était une assurance contre l'onbui, voulut aller remercier en personne l'impératrice, et il partit pour la Russie en 1778. Il était attendu à La Haye par le grand chambellan, M. de Nariskine, qui fut son guide pendant le voyage, et qui, à leur arrivée à Saint-Petersbourg, lui offrit un logement dans son hôtel. Grimm, « l'ami de son âme, » était alors à Saint-Petersbourg; il présenta lui-même Diderot à l'impératrice Catherine, qui lui fit le plus flatteur en même temps que le plus

cordial accueil. Elle lui donna l'entrée de son cabinet tous les jours depuis ce jour-là jusqu'à cinq ou six, et elle se plaisait beaucoup à sa conversation. « Je le vois très-souvent, écrivait-elle à Voltaire; en nos conversations je domine de l'éducation. Tu n'es pas extraordinaire que la sienne! La trempe de son cœur devrait être celle de tous les hommes... Je ne sais s'il (Grimm et Diderot) s'ennuient beaucoup à Saint-Petersbourg; mais, pour moi, je leur pardonne toute ma vie sans me lasser. » Diderot n'était pas moins enchanté, et il écrivait de son côté: « J'intens, on ne fait assoir, et je cause avec la même liberté que vous m'accordez; et, en sortant, je suis forcé de m'avouer à moi-même que j'avais l'âme d'un esclave dans un pays que l'on appelle des esclaves. Ah! mes amis, quelle souveraineté, quelle extraordinaire femme! »

Catherine cherchait à le retenir, et elle lui fit les offres les plus brillantes, mais Diderot les refusa; il voulait revenir en France auprès de sa famille. Il lui-même raconta les circonstances de son départ: « Le terme de mon séjour arrive; je lui demande mon congé; elle me l'accorde avec peine. Je lui en dis les raisons, et elle les approuve parce qu'elles lui paraissent honnêtes et sorties d'une âme vraie et désintéressée. Je lui demande une bagatelle dont tout le prix soit moi-même; son usage; elle me la promet, et, le veille de mon départ, elle a la complaisance de placer à mon doigt une pierre gravée; c'est son portrait.

Il revint à Paris directement, sans vouloir passer par Berlin, quoique le roi de Prusse, le grand Frédéric, l'y eût invité; mais il avait le pressentiment que l'invitation n'était pas faite de bon cœur; le grand Frédéric était instinctivement antipathique. Frédéric aimait trop le pouvoir absolu pour goûter beaucoup les écrits et la liberté de parole de Diderot. Et il écrivait à d'Alembert, le 7 janvier 1774, qu'on dit que Saint-Petersbourg on trouve Diderot raisonneur et ennuyeux; il rabâche sans cesse les mêmes choses. Ce que je sais, c'est que je ne saurais soutenir la lecture de ses livres, mais, en tripe lecteur que je suis, il y a rien de plus suffisant et arrogant qui révèle l'instinct de ma liberté! N'était-ce pas plutôt l'instinct de sa tyrannie? Aussi Diderot n'eût-il pas tant de refus à la politesse d'un soldat confère. Le voyage avait quelque peu altéré sa santé, mais le contact de la cour n'avait en rien altéré sa bonhomie. « Je fus au-devant de lui avec mes frères, mes sœurs, Mme de Vandeuil; je le trouvai gai, sensible et changé, mais toujours gai, sensible et bon. — Ma femme, dit-il à maman, compte mes nippes; tu n'auras point de motifs de me gronder, je n'ai pas perdu un seul mètre de mon habit. »

C'est à son retour de Russie que Diderot publia ses deux célèbres romans: Jacques le fataliste et la Religieuse. Quelques critiques n'ont voulu voir dans ces livres que des ouvrages honorifiques. Le premier romane, plus fermement tous les deux un sens philosophique profond, et en outre, surtout la Religieuse, un sens moral et social très-élevé. Au lieu des déclamations stériles, des sottises, des fatras contre les couvents de femmes, Diderot a voulu mettre en action leurs inconvénients, au double point de vue de la violation de la liberté individuelle et de la pureté des mœurs, en les montrant comme ils sont, dans la vie de la plus honnête dépravation. Ce n'est donc pas à plaisir qu'il a introduit les peintures obscènes dans son roman. Il a pris soin, d'ailleurs, lui-même, de faire une profession de foi qui doit écarter de lui le reproche d'immoralité littéraire qu'on lui a trop légèrement adressé. Voici ce qu'il dit dans un de ses *Solons*: « Artistes, si vous êtes jaloux de la durée de vos ouvrages, je vous conseille de vous en tenir aux sujets honnêtes. Tout ce qui pêche aux hommes la dépravation est fait pour être détruit, et d'autant plus sûrement détruit que l'ouvrage sera plus parfait. Il ne subsiste presque plus aucune de ces infâmes estampes que Jules Romain a composées d'après l'impur Arétin. La probité, la vertu, l'honnêteté, le scrupule, font tôt ou tard main basse sur les productions des hommes. En effet, quel est celui d'entre nous qui, possesseur d'un chef-d'œuvre de peinture ou de sculpture capable d'inspirer la débauche, ne commence pas à en dérober la vue à sa famille, et à s'en débarrasser? Quel est celui qui ne prononce, au fond de son cœur, que le talent pouvait être mieux employé, un pareil ouvrage n'étant pas fait pour durer? Quel est celui qui, au lieu de le supprimer? Quelle compensation y a-t-il entre un tableau, une statue, si parfaite qu'on la suppose, et la corruption d'un cœur innocent? » Non, l'homme qui écrit ces lignes n'est pas un homme d'instinct, qui était une assurance contre l'onbui, voulut aller remercier en personne l'impératrice, et il partit pour la Russie en 1778. Il était attendu à La Haye par le grand chambellan, M. de Nariskine, qui fut son guide pendant le voyage, et qui, à leur arrivée à Saint-Petersbourg, lui offrit un logement dans son hôtel. Grimm, « l'ami de son âme, » était alors à Saint-Petersbourg; il présenta lui-même Diderot à l'impératrice Catherine, qui lui fit le plus flatteur en même temps que le plus

cordial accueil. Elle lui donna l'entrée de son cabinet tous les jours depuis ce jour-là jusqu'à cinq ou six, et elle se plaisait beaucoup à sa conversation. « Je le vois très-souvent, écrivait-elle à Voltaire; en nos conversations je domine de l'éducation. Tu n'es pas extraordinaire que la sienne! La trempe de son cœur devrait être celle de tous les hommes... Je ne sais s'il (Grimm et Diderot) s'ennuient beaucoup à Saint-Petersbourg; mais, pour moi, je leur pardonne toute ma vie sans me lasser. » Diderot n'était pas moins enchanté, et il écrivait de son côté: « J'intens, on ne fait assoir, et je cause avec la même liberté que vous m'accordez; et, en sortant, je suis forcé de m'avouer à moi-même que j'avais l'âme d'un esclave dans un pays que l'on appelle des esclaves. Ah! mes amis, quelle souveraineté, quelle extraordinaire femme! »

Catherine cherchait à le retenir, et elle lui fit les offres les plus brillantes, mais Diderot les refusa; il voulait revenir en France auprès de sa famille. Il lui-même raconta les circonstances de son départ: « Le terme de mon séjour arrive; je lui demande mon congé; elle me l'accorde avec peine. Je lui en dis les raisons, et elle les approuve parce qu'elles lui paraissent honnêtes et sorties d'une âme vraie et désintéressée. Je lui demande une bagatelle dont tout le prix soit moi-même; son usage; elle me la promet, et, le veille de mon départ, elle a la complaisance de placer à mon doigt une pierre gravée; c'est son portrait.

Il revint à Paris directement, sans vouloir passer par Berlin, quoique le roi de Prusse, le grand Frédéric, l'y eût invité; mais il avait le pressentiment que l'invitation n'était pas faite de bon cœur; le grand Frédéric était instinctivement antipathique. Frédéric aimait trop le pouvoir absolu pour goûter beaucoup les écrits et la liberté de parole de Diderot. Et il écrivait à d'Alembert, le 7 janvier 1774, qu'on dit que Saint-Petersbourg on trouve Diderot raisonneur et ennuyeux; il rabâche sans cesse les mêmes choses. Ce que je sais, c'est que je ne saurais soutenir la lecture de ses livres, mais, en tripe lecteur que je suis, il y a rien de plus suffisant et arrogant qui révèle l'instinct de ma liberté! N'était-ce pas plutôt l'instinct de sa tyrannie? Aussi Diderot n'eût-il pas tant de refus à la politesse d'un soldat confère. Le voyage avait quelque peu altéré sa santé, mais le contact de la cour n'avait en rien altéré sa bonhomie. « Je fus au-devant de lui avec mes frères, mes sœurs, Mme de Vandeuil; je le trouvai gai, sensible et changé, mais toujours gai, sensible et bon. — Ma femme, dit-il à maman, compte mes nippes; tu n'auras point de motifs de me gronder, je n'ai pas perdu un seul mètre de mon habit. »

C'est à son retour de Russie que Diderot publia ses deux célèbres romans: Jacques le fataliste et la Religieuse. Quelques critiques n'ont voulu voir dans ces livres que des ouvrages honorifiques. Le premier romane, plus fermement tous les deux un sens philosophique profond, et en outre, surtout la Religieuse, un sens moral et social très-élevé. Au lieu des déclamations stériles, des sottises, des fatras contre les couvents de femmes, Diderot a voulu mettre en action leurs inconvénients, au double point de vue de la violation de la liberté individuelle et de la pureté des mœurs, en les montrant comme ils sont, dans la vie de la plus honnête dépravation. Ce n'est donc pas à plaisir qu'il a introduit les peintures obscènes dans son roman. Il a pris soin, d'ailleurs, lui-même, de faire une profession de foi qui doit écarter de lui le reproche d'immoralité littéraire qu'on lui a trop légèrement adressé. Voici ce qu'il dit dans un de ses *Solons*: « Artistes, si vous êtes jaloux de la durée de vos ouvrages, je vous conseille de vous en tenir aux sujets honnêtes. Tout ce qui pêche aux hommes la dépravation est fait pour être détruit, et d'autant plus sûrement détruit que l'ouvrage sera plus parfait. Il ne subsiste presque plus aucune de ces infâmes estampes que Jules Romain a composées d'après l'impur Arétin. La probité, la vertu, l'honnêteté, le scrupule, font tôt ou tard main basse sur les productions des hommes. En effet, quel est celui d'entre nous qui, possesseur d'un chef-d'œuvre de peinture ou de sculpture capable d'inspirer la débauche, ne commence pas à en dérober la vue à sa famille, et à s'en débarrasser? Quel est celui qui ne prononce, au fond de son cœur, que le talent pouvait être mieux employé, un pareil ouvrage n'étant pas fait pour durer? Quel est celui qui, au lieu de le supprimer? Quelle compensation y a-t-il entre un tableau, une statue, si parfaite qu'on la suppose, et la corruption d'un cœur innocent? » Non, l'homme qui écrit ces lignes n'est pas un homme d'instinct, qui était une assurance contre l'onbui, voulut aller remercier en personne l'impératrice, et il partit pour la Russie en 1778. Il était attendu à La Haye par le grand chambellan, M. de Nariskine, qui fut son guide pendant le voyage, et qui, à leur arrivée à Saint-Petersbourg, lui offrit un logement dans son hôtel. Grimm, « l'ami de son âme, » était alors à Saint-Petersbourg; il présenta lui-même Diderot à l'impératrice Catherine, qui lui fit le plus flatteur en même temps que le plus

cordial accueil. Elle lui donna l'entrée de son cabinet tous les jours depuis ce jour-là jusqu'à cinq ou six, et elle se plaisait beaucoup à sa conversation. « Je le vois très-souvent, écrivait-elle à Voltaire; en nos conversations je domine de l'éducation. Tu n'es pas extraordinaire que la sienne! La trempe de son cœur devrait être celle de tous les hommes... Je ne sais s'il (Grimm et Diderot) s'ennuient beaucoup à Saint-Petersbourg; mais, pour moi, je leur pardonne toute ma vie sans me lasser. » Diderot n'était pas moins enchanté, et il écrivait de son côté: « J'intens, on ne fait assoir, et je cause avec la même liberté que vous m'accordez; et, en sortant, je suis forcé de m'avouer à moi-même que j'avais l'âme d'un esclave dans un pays que l'on appelle des esclaves. Ah! mes amis, quelle souveraineté, quelle extraordinaire femme! »

Catherine cherchait à le retenir, et elle lui fit les offres les plus brillantes, mais Diderot les refusa; il voulait revenir en France auprès de sa famille. Il lui-même raconta les circonstances de son départ: « Le terme de mon séjour arrive; je lui demande mon congé; elle me l'accorde avec peine. Je lui en dis les raisons, et elle les approuve parce qu'elles lui paraissent honnêtes et sorties d'une âme vraie et désintéressée. Je lui demande une bagatelle dont tout le prix soit moi-même; son usage; elle me la promet, et, le veille de mon départ, elle a la complaisance de placer à mon doigt une pierre gravée; c'est son portrait.

Il revint à Paris directement, sans vouloir passer par Berlin, quoique le roi de Prusse, le grand Frédéric, l'y eût invité; mais il avait le pressentiment que l'invitation n'était pas faite de bon cœur; le grand Frédéric était instinctivement antipathique. Frédéric aimait trop le pouvoir absolu pour goûter beaucoup les écrits et la liberté de parole de Diderot. Et il écrivait à d'Alembert, le 7 janvier 1774, qu'on dit que Saint-Petersbourg on trouve Diderot raisonneur et ennuyeux; il rabâche sans cesse les mêmes choses. Ce que je sais, c'est que je ne saurais soutenir la lecture de ses livres, mais, en tripe lecteur que je suis, il y a rien de plus suffisant et arrogant qui révèle l'instinct de ma liberté! N'était-ce pas plutôt l'instinct de sa tyrannie? Aussi Diderot n'eût-il pas tant de refus à la politesse d'un soldat confère. Le voyage avait quelque peu altéré sa santé, mais le contact de la cour n'avait en rien altéré sa bonhomie. « Je fus au-devant de lui avec mes frères, mes sœurs, Mme de Vandeuil; je le trouvai gai, sensible et changé, mais toujours gai, sensible et bon. — Ma femme, dit-il à maman, compte mes nippes; tu n'auras point de motifs de me gronder, je n'ai pas perdu un seul mètre de mon habit. »

C'est à son retour de Russie que Diderot publia ses deux célèbres romans: Jacques le fataliste et la Religieuse. Quelques critiques n'ont voulu voir dans ces livres que des ouvrages honorifiques. Le premier romane, plus fermement tous les deux un sens philosophique profond, et en outre, surtout la Religieuse, un sens moral et social très-élevé. Au lieu des déclamations stériles, des sottises, des fatras contre les couvents de femmes, Diderot a voulu mettre en action leurs inconvénients, au double point de vue de la violation de la liberté individuelle et de la pureté des mœurs, en les montrant comme ils sont, dans la vie de la plus honnête dépravation. Ce n'est donc pas à plaisir qu'il a introduit les peintures obscènes dans son roman. Il a pris soin, d'ailleurs, lui-même, de faire une profession de foi qui doit écarter de lui le reproche d'immoralité littéraire qu'on lui a trop légèrement adressé. Voici ce qu'il dit dans un de ses *Solons*: « Artistes, si vous êtes jaloux de la durée de vos ouvrages, je vous conseille de vous en tenir aux sujets honnêtes. Tout ce qui pêche aux hommes la dépravation est fait pour être détruit, et d'autant plus sûrement détruit que l'ouvrage sera plus parfait. Il ne subsiste presque plus aucune de ces infâmes estampes que Jules Romain a composées d'après l'impur Arétin. La probité, la vertu, l'honnêteté, le scrupule, font tôt ou tard main basse sur les productions des hommes. En effet, quel est celui d'entre nous qui, possesseur d'un chef-d'œuvre de peinture ou de sculpture capable d'inspirer la débauche, ne commence pas à en dérober la vue à sa famille, et à s'en débarrasser? Quel est celui qui ne prononce, au fond de son cœur, que le talent pouvait être mieux employé, un pareil ouvrage n'étant pas fait pour durer? Quel est celui qui, au lieu de le supprimer? Quelle compensation y a-t-il entre un tableau, une statue, si parfaite qu'on la suppose, et la corruption d'un cœur innocent? » Non, l'homme qui écrit ces lignes n'est pas un homme d'instinct, qui était une assurance contre l'onbui, voulut aller remercier en personne l'impératrice, et il partit pour la Russie en 1778. Il était attendu à La Haye par le grand chambellan, M. de Nariskine, qui fut son guide pendant le voyage, et qui, à leur arrivée à Saint-Petersbourg, lui offrit un logement dans son hôtel. Grimm, « l'ami de son âme, » était alors à Saint-Petersbourg; il présenta lui-même Diderot à l'impératrice Catherine, qui lui fit le plus flatteur en même temps que le plus

cordial accueil. Elle lui donna l'entrée de son cabinet tous les jours depuis ce jour-là jusqu'à cinq ou six, et elle se plaisait beaucoup à sa conversation. « Je le vois très-souvent, écrivait-elle à Voltaire; en nos conversations je domine de l'éducation. Tu n'es pas extraordinaire que la sienne! La trempe de son cœur devrait être celle de tous les hommes... Je ne sais s'il (Grimm et Diderot) s'ennuient beaucoup à Saint-Petersbourg; mais, pour moi, je leur pardonne toute ma vie sans me lasser. » Diderot n'était pas moins enchanté, et il écrivait de son côté: « J'intens, on ne fait assoir, et je cause avec la même liberté que vous m'accordez; et, en sortant, je suis forcé de m'avouer à moi-même que j'avais l'âme d'un esclave dans un pays que l'on appelle des esclaves. Ah! mes amis, quelle souveraineté, quelle extraordinaire femme! »

Catherine cherchait à le retenir, et elle lui fit les offres les plus brillantes, mais Diderot les refusa; il voulait revenir en France auprès de sa famille. Il lui-même raconta les circonstances de son départ: « Le terme de mon séjour arrive; je lui demande mon congé; elle me l'accorde avec peine. Je lui en dis les raisons, et elle les approuve parce qu'elles lui paraissent honnêtes et sorties d'une âme vraie et désintéressée. Je lui demande une bagatelle dont tout le prix soit moi-même; son usage; elle me la promet, et, le veille de mon départ, elle a la complaisance de placer à mon doigt une pierre gravée; c'est son portrait.

Il revint à Paris directement, sans vouloir passer par Berlin, quoique le roi de Prusse, le grand Frédéric, l'y eût invité; mais il avait le pressentiment que l'invitation n'était pas faite de bon cœur; le grand Frédéric était instinctivement antipathique. Frédéric aimait trop le pouvoir absolu pour goûter beaucoup les écrits et la liberté de parole de Diderot. Et il écrivait à d'Alembert, le 7 janvier 1774, qu'on dit que Saint-Petersbourg on trouve Diderot raisonneur et ennuyeux; il rabâche sans cesse les mêmes choses. Ce que je sais, c'est que je ne saurais soutenir la lecture de ses livres, mais, en tripe lecteur que je suis, il y a rien de plus suffisant et arrogant qui révèle l'instinct de ma liberté! N'était-ce pas plutôt l'instinct de sa tyrannie? Aussi Diderot n'eût-il pas tant de refus à la politesse d'un soldat confère. Le voyage avait quelque peu altéré sa santé, mais le contact de la cour n'avait en rien altéré sa bonhomie. « Je fus au-devant de lui avec mes frères, mes sœurs, Mme de Vandeuil; je le trouvai gai, sensible et changé, mais toujours gai, sensible et bon. — Ma femme, dit-il à maman, compte mes nippes; tu n'auras point de motifs de me gronder, je n'ai pas perdu un seul mètre de mon habit. »

C'est à son retour de Russie que Diderot publia ses deux célèbres romans: Jacques le fataliste et la Religieuse. Quelques critiques n'ont voulu voir dans ces livres que des ouvrages honorifiques. Le premier romane, plus fermement tous les deux un sens philosophique profond, et en outre, surtout la Religieuse, un sens moral et social très-élevé. Au lieu des déclamations stériles, des sottises, des fatras contre les couvents de femmes, Diderot a voulu mettre en action leurs inconvénients, au double point de vue de la violation de la liberté individuelle et de la pureté des mœurs, en les montrant comme ils sont, dans la vie de la plus honnête dépravation. Ce n'est donc pas à plaisir qu'il a introduit les peintures obscènes dans son roman. Il a pris soin, d'ailleurs, lui-même, de faire une profession de foi qui doit écarter de lui le reproche d'immoralité littéraire qu'on lui a trop légèrement adressé. Voici ce qu'il dit dans un de ses *Solons*: « Artistes, si vous êtes jaloux de la durée de vos ouvrages, je vous conseille de vous en tenir aux sujets honnêtes. Tout ce qui pêche aux hommes la dépravation est fait pour être détruit, et d'autant plus sûrement détruit que l'ouvrage sera plus parfait. Il ne subsiste presque plus aucune de ces infâmes estampes que Jules Romain a composées d'après l'impur Arétin. La probité, la vertu,

